This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

REGNARD

L'ISLE D'ALCINE

PARIS
ALPHONSE LEMERRE
M.D.CCC.LXVII

Vet. F. III A 210

L'ISLE D'ALCINE

OU

L'ANNEAU MAGIQUE DE BRUNEL.

FACET SPERA
A L

L'ISLE D'ALCINE

OU

L'ANNEAU MAGIQUE DE BRUNEL

Comédie inédite

DE REGNARD

PUBLIÉE D'APRÈS UN MANUSCRIT DE LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

par

M. HIPPOLYTE LUCAS

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

47, *Passage Choiseul*, 47.

1867

Le manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal, d'où cette pièce de Regnard est tirée (1), *porte pour titre* l'Isle d'Alénie, *mais c'est une erreur évidente du copiste; Regnard a emprunté à l'Arioste sa comédie, ou plutôt son divertissement, et il s'agit d'Alcine et de son isle enchantée; un bibliophile distingué, M. Ludovic Lalanne, après avoir inséré dans la* Correspondance littéraire *quelques scènes de cette pièce, avait déjà fait remarquer une erreur qui se trouve également rectifiée dans le catalogue Soleine. Il n'existe, à notre connaissance, que deux manuscrits de cette comédie de Regnard, l'un appartenant à la Bibliothèque de l'Arsenal, et l'autre qui faisait partie de la collection de M. de Soleine, et que possède actuellement la Bibliothèque impériale : encore ce dernier n'est-il qu'une copie de celui de la Bibliothèque de l'Arsenal?*

(1) 38, Belles-lettres, in-4°.

[redacted]

EXTRAIT

DU

PROLOGUE[1]

Acteurs :

BRUNEL, LA THORILLIÈRE, POISSON.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA THORILLIÈRE, BRUNEL.

(*La Thorillière, habillé comiquement à la romaine, tenant un rôle à la main, s'époumone comme un homme qui apprend des vers et qui les déclame bas.*)

BRUNEL.

Aux transports dont je vous vois agité,

(1) Ce prologue est entièrement indépendant

je me crois obligé de vous demander si je puis vous donner quelque secours.

(*La Thorillière déclamant toujours.*)

BRUNEL, *à part.*

Cet homme-là pourrait bien être possédé, je lui trouve même la physionomie un peu égarée.

(*La Thorillière continuant.*)

BRUNEL.

Le voilà qui entre dans les convulsions. Je vous prie, monsieur, de me dire qui vous êtes.

LA THORILLIÈRE.

Ce qui me plaît, monsieur : empereur, valet, monarque, berger, gentilhomme,

de la comédie ; il ne s'y rattache que par le personnage de Brunel, et par le lieu de la scène, l'isle d'Alcine, où les comédiens La Thorillière et Poisson viennent de débarquer.

page, médecin, poëte, orateur, musicien, danseur, dieu ou diable, pour vous servir.

BRUNEL.

Je vous suis très-obligé.

LA THORILLIÈRE.

J'inspire la joie et la tristesse; je suis le censeur des hommes, le réformateur des mœurs, le partisan de la vertu, le vengeur des crimes; je pince et divertis en instruisant; je suis brave, poltron, avare, libéral, doux, brutal, dévot, hypocrite; vous voyez en moi l'abrégé des vices et des vertus des hommes, le tableau de toutes les professions; en un mot, je suis comédien.

BRUNEL.

Comédien! En vérité, je suis ravi de voir ce titre-là au bas de toutes vos qualités; j'ai toujours aimé les gens de

votre profession et je m'en pique quelquefois.

LA THORILLIÈRE.

C'est bien de l'honneur pour notre corps assurément.

BRUNEL.

Mais par quel hasard, s'il vous plaît, êtes-vous dans ce pays-ci?

LA THORILLIÈRE.

J'exerçais ma profession avec assez d'agréments dans une ville maritime de France, acteur à deux mains, fredonnant tantôt un air tendre, héros amoureux à l'opéra, tantôt fier et farouche Romain excitant des sentiments de terreur à la tragédie, lorsque je ressentis un effet de l'instabilité des choses humaines, et connus que les rois mêmes et les empereurs, tels que j'étais souvent, n'étaient point exempts des caprices du sort.

BRUNEL.

On y est exposé dans votre profession plus que dans aucune autre.

LA THORILLIÈRE.

Nous jouâmes quelque temps avec assez de succès, mais le profit ne répondant plus à nos espérances, il fallut plier bagage, j'entends ceux qui en avaient encore, car la plupart l'avaient mis en gage pour subsister, et sans respect du caractère, on voyait souvent sur la scène Titus, Bajazet et Mithridate en très-mauvais équipage, et qui excitaient plus la pitié par la misère de leurs habits que par les vers tragiques qu'ils récitaient. Il fallut donc prendre son parti pour aller subsister ailleurs, et chercher dans un autre pays ce que la fortune nous refusait; je m'embarquai avec un de mes camarades, fort regrettés de *toute la* ville et particulièrement de nos *créanciers*.

BRUNEL.

C'était peut-être ceux qui perdaient le plus à votre départ.

LA THORILLIÈRE.

Le premier jour, notre navigation fut assez heureuse, mais la mer étant un théâtre célèbre en révolutions et en catastrophes, les vents contraires soufflèrent le lendemain avec tant de violence, qu'après nous avoir longtemps balancés entre la vie et la mort, ils nous firent échouer le long de cette côte, d'où nous fûmes conduits à Alcine, qui, ayant appris notre profession, nous ordonne quelquefois de lui donner quelque plat de notre métier.

BRUNEL.

Quoi, vous jouez ici la comédie?

LA THORILLIÈRE.

Nous la jouons à deux comme nous

pouvons. Ce qui nous embarrasse le plus, c'est qu'Alcine n'aime que les pièces tragiques, et que mon camarade et moi ne jouons que le comique. Nous sommes obligés d'habiller en masque la plupart de nos scènes comiques et de sortir de notre caractère pour jouer ces pièces. J'attends ici mon camarade pour répéter une pièce de cette nature que nous devons ce soir représenter devant Alcine. C'est une scène tragi-comique tirée d'une petite comédie que nous jouâmes l'année passée en province, une espèce de parodie d'une scène d'*Iphigénie*. Les personnages n'en sont pas tout à fait si relevés : la scène se passe entre un procureur normand qui avait promis sa fille à un greffier, et qui, changeant de sentiment, oblige sa fille d'entrer dans un couvent pour avoir occasion de retirer sa parole. L'amant greffier survient, qui reproche au père sa cruauté et son manque de foi, et lui parle à peu près comme Achille fait à

Agamemnon. Mais je vois mon camarade qui s'avance pour la répétition, il ne tiendra qu'à vous de l'entendre et de nous en dire votre sentiment.

BRUNEL.

Volontiers.

Le comédien Poisson entre alors. Son camarade et lui parodient, comme La Thorillière vient de l'indiquer, la scène d'Achille et d'Agamemnon, scène qui a été souvent parodiée au XVIIe et au XVIIIe siècle, à propos des événements de cour. Cette imitation burlesque par Regnard ayant été déjà imprimée, nous ne la donnons pas ici.

L'ISLE D'ALCINE

OU

L'ANNEAU MAGIQUE DE BRUNEL

Acteurs de la pièce :

ERMINIE, suivante d'Alcine.
ZERBIN, fils du roi Agramant.
GABRINE, grande Suissesse.
TRAPOLIN, nain.
BRUNEL, officier d'Agramant.

Le théâtre représente une isle environnée de la mer et le palais d'Alcine d'un côté.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRUNEL, *chante.*

RÉCITATIF.

Aquilons déchaînés, fougueux tyrans des airs,
Qui souffiez l'horreur et l'orage,

Vous avez beau gronder et soulever les mers,
Je ris de votre vaine rage,
Je contemple du port ces abîmes ouverts
Et je ne crains pas le naufrage.

AIR.

En vain par un calme flatteur,
Tu nous rappelles sur ton onde,
Je crains trop ta sainte douceur,
Mer traîtresse, mer profonde,
Ton sein tranquille est un appas
Pour nous conduire en l'autre monde,
Tu ne m'y tiens pas.

(*Il répète.*)

Aquilons furieux...

La voiture qui m'a conduit ici n'est guère moins périlleuse que la mer; cependant je suis heureusement arrivé dans cette isle, célèbre par le palais d'Alcine, où le roi mon maître m'a envoyé pour secourir son neveu Zerbin, qui s'est malheureusement laissé prendre comme *un jeune sot* dans les filets de cette *sorcière. O* amour! ô jeunesse! quand

une fois ces deux personnes-là se sont emparées d'un cœur, elles y causent bien des brouillamini. Mais voici apparemment une suivante de la maîtresse du logis. Elle est vraiment toute des plus polies et des plus jolies. Ouf! je ne saurais voir de ces animaux-là sans que je me sente tout je ne sais comment.

SCÈNE II.

ERMINIE, BRUNEL.

ERMINIE.

Les plus beau palais du monde, avec ce que l'on aime le mieux, ne laissent pas à la fin d'ennuyer, quand il n'est pas permis de changer de lieu.

BRUNEL, *à part.*

Elle a raison.

ERMINIE.

Tout ce que l'art et la nature peuvent produire de plus agréable est réuni dans ce palais ; je suis incessamment avec le prince Zerbin, dont la flamme est égale à la mienne.

BRUNEL.

Le prince Zerbin. C'est justement celui que je cherche : écoutons.

ERMINIE.

Et cependant je ferais tout pour me tirer de la douce captivité où je me trouve.

BRUNEL.

Madame, avec tout le respect que doit un étranger à une nymphe de ces beaux lieux, puis-je vous demander où nous sommes ?

ERMINIE.

Je suis surprise qu'en arrivant en ces

lieux, les gardes postés sur les côtes pour arrêter ceux qui y abordent ne vous aient pas instruit de ce que vous demandez.

BRUNEL.

A vous dire vrai, madame, j'ai un peu fraudé les droits d'entrée, et je suis arrivé ici d'une manière qui n'est pas commune.

ERMINIE.

On ne peut cependant aborder que par mer.

BRUNEL.

C'est ce qui vous trompe, madame : j'y suis venu en l'air.

ERMINIE.

En l'air ! Vous avez raison de dire que la voiture n'est pas commune.

BRUNEL.

Savez-vous ce que c'est qu'un hippogriffe ?

ERMINIE.

Nullement.

BRUNEL.

Un hippogriffe, madame, est un animal qui a la tête d'un griffon, le corps d'un cheval, la queue d'un lion et les ailes d'un aigle. Le roi Agramant, mon maître, qui règne en Afrique, a quantité de ces chevaux-là dans son écurie; il m'en a donné un qui m'a porté jusqu'ici dans le milieu des airs; la voiture est douce, mais elle n'en est pas moins dangereuse, et l'on ne tombe pas deux fois de dessus de pareils chevaux.

ERMINIE.

Vous êtes dans un lieu qui reconnaît pour sa souveraine Alcine, cette fameuse enchanteresse, mais on n'y aborde point impunément. Ceux que le hasard ou la tempête a poussés sur ces bords tombent dans une espèce d'esclavage qui n'a rien de dur, mais qu'il n'est pas permis

de rompre. On voit en ce lieu des gens de tous caractères et de toutes qualités; on y trouve les amants malheureux que le désespoir a précipités des plus hauts rochers et que la mer, par pitié, a jetés sur ces rivages.

BRUNEL.

Y a-t-il encore de ces gens-là?

ERMINIE.

On y rencontre des princesses galantes qui sous l'habit de chevaliers errants vont à la poursuite de quelque infidèle, et qu'un vent contraire a obligées de relâcher dans cette isle.

BRUNEL.

Vous devez en avoir beaucoup de cette espèce; il y a eu bien des infidèles cette année.

ERMINIE.

On voit des gens de toute nature et

de toute profession, des musiciens, des poëtes, des comédiens, gens naturellement inquiets, qui changent volontiers de climat et que quelque naufrage nous envoie. Ce sont ceux qu'Alcine retient ici avec plus de soin pour contribuer à ses plaisirs. Mais vous, quel sujet vous amène en des lieux si fort écartés de tout commerce humain?

BRUNEL.

Je vous dirai d'abord, madame, que je me nomme Brunel, pour vous servir, un de ces nécessaires inutiles de cour qui s'attachent auprès des grands pour les divertir, et qui souvent les ennuient, qui se mêlent de tout et ne sont rien; je chante un air assez passablement, et avec ce seul talent je fonde la bonne opinion que j'ai de moi.

ERMINIE.

De tels gens ne manquent pas d'ordinaire.

BRUNEL.

Agramant, mon maître, roi d'Afrique, le plus fameux nécromancien de son temps, m'a donné l'anneau que voilà en forme de rose de diamant, qui a la vertu de rompre les enchantements et de rendre invisible celui qui le porte, pour venir secourir le prince Zerbin son neveu, et le tirer de l'enchantement où il se trouve.

ERMINIE.

Zerbin, ô ciel! et connaissez-vous le prince dont vous parlez?

BRUNEL.

Oui, madame, j'ai cet honneur; c'est un garçon à qui j'avais donné une assez bonne éducation, si l'amour ne lui avait pas fait tourner la cervelle. Vous savez que les princes sont quelquefois aussi capricieux que les autres hommes, ils se lassent souvent de belles passions

pour donner dans les intrigues suspectes ; c'est ce que celui-ci a fait, il s'est amouraché d'une petite aventurière, il s'est mis à courir le monde avec elle, et le destin les a conduits ici.

ERMINIE.

Mais savez-vous bien que je suis cette aventurière, et que...

BRUNEL.

Ah! madame, j'en ai bien de la joie, j'aime mieux que ce soit vous qu'une autre.

ERMINIE.

Apprenez qu'il n'y a rien eu dans ma conduite que de fort honnête, et que je n'ai consenti à me mettre en chemin avec lui qu'après m'avoir donné la foi du mariage.

BRUNEL.

Je n'en doute pas, mais on sait assez dans le monde ce que c'est qu'un mariage

ainsi fait en passant ; il ne dure d'ordinaire qu'autant que le voyage. Quoi qu'il en soit, je ne suis pas surpris qu'un prince soit amoureux de vous ; du premier coup d'œil que vous m'avez lancé, j'ai cru être percé d'un trait de feu, j'ai senti là (*il montre son cœur*) je ne sais quoi de brûlant, dont la douceur a circulé dans toute la masse du sang, et s'il arrivait jamais, comme il peut se faire, que le prince Zerbin rompît le mariage ambulant et clandestin qu'il a contracté avec vous, je serais homme à vous dédommager, malgré les risques qu'il y a d'épouser une fille qui a couru le monde et qui a fait son apprentissage sur mer.

ERMINIE.

Si Zerbin était assez inconstant pour me manquer de foi, je ne vous chercherais pas pour me consoler de sa perte.

BRUNEL.

Vous ne savez pas, madame, tout ce

que je vaux, par le moyen de cet anneau ; ma puissance n'a point de bornes. Par le secours de mon invisibilité, j'entre dans le conseil des rois, je défais en un jour une armée de cent mille hommes ; on me laisse entrer dans les lieux où l'on garde des trésors, et, ce que j'estime davantage, je pénètre dans les ruelles les plus inaccessibles, je ne trouve point d'obstacles dans mes amours, je triomphe de tous mes rivaux, je ris de la vigilance des amants, et, en leur présence, il n'y a point de beauté cruelle dont je ne sois sûr d'obtenir des faveurs.

ERMINIE.

J'ai peine à croire ce que vous me dites, et il faut autre chose que des paroles pour m'assurer de votre invisibilité.

BRUNEL.

Il faut vous en convaincre par des *effets* ; je vais tirer l'anneau de mon *doigt* et l'attacher sur mon front : c'est

l'endroit où réside sa vertu, et vous jugerez si je suis un imposteur. Regardez-moi bien et ne me perdez pas de vue si vous pouvez.

(*Il ôte son anneau et le met sur son front.*)

ERMINIE.

Ah ! juste ciel, il disparaît ! Qu'est-il devenu ? Je ne le vois plus.

(*Brunel tourne autour d'elle et lui prend la main, qu'il baise.*)

Je sens qu'on me baise la main, je ne vois personne. Ne continuez pas davantage à vous cacher, vous feriez de moi tout ce que vous voudriez.

BRUNEL, *visible ôtant l'anneau.*

Eh bien, madame, êtes-vous présentement persuadée de la vertu de mon anneau ? N'est-il pas vrai qu'il ne tenait qu'à moi de vous baiser tout autre *chose* que la main ?

ERMINIE.

Ah! ciel, je suis tout hors de moi; j'ai peine à croire à ce que je vois et je n'ai jamais rien vu de si surprenant.

BRUNEL.

Je n'en veux pas demeurer là; j'aperçois quelqu'un, retirez-vous à l'écart, et quand vous aurez été témoin des effets merveilleux de ma puissance, j'espère que vous ne serez pas si dédaigneuse.

SCÈNE III.

BRUNEL, GABRINE, TRAPOLIN.

(*Pendant la scène, Brunel prend la montre à l'un et la bourse à l'autre.*)

GABRINE.

Non, mon cher petit Trapolin, mon

ami, ne me persécute point davantage. Alcine m'envoie ici pour préparer la salle où se doit faire la comédie. Je suis la portière, laisse-moi faire ma charge, nous parlerons de ton amour une autre fois.

TRAPOLIN.

Mais pourquoi, ma charmante Gabrine, as-tu une si cruelle répugnance pout un homme qui t'adore et qui mourra au premier jour, s'il n'a pas le bonheur d'être ton mari?

GABRINE.

Mon mari, mon mari..., un embryon, un avorton, un homme demeuré (1). Mon mari! je crois que je vaux bien un homme tout entier. Il faut de la proportion dans les mariages, et jamais un mirmidon, un pygmée comme toi ne peut convenir à une femme de ma taille.

(1) Probablement en chemin.

TRAPOLIN.

Il est vrai que la nature m'a refusé une taille avantageuse, mais ma figure n'est pas mal prise, je suis assez bien proportionné, car si la nature m'a fait perdre par la figure, elle me l'a rendu en esprit.

GABRINE.

Ce n'est pas une marque de ton esprit de vouloir m'obliger à t'aimer. Nous sommes trop inégaux pour pouvoir jamais nous appareiller.

TRAPOLIN.

Ma tendresse pour toi est un effet des caprices de l'amour, qui se plaît souvent à unir des amants de formes et d'humeurs bien différentes. Donne-moi *quelque* petit prélude au nom du mariage.

GABRINE.

Je le veux, pourvu que tu ne demandes plus rien.

(*Trapolin veut lui prendre la main et Brunel lui donne de sa canne sur les doigts.*)

TRAPOLIN.

Je me doutais bien de quelque trahison. On voit tous les jours un laid mari épouser une belle femme, un jeune homme de vingt-cinq ans épouser une vieille de soixante, un boiteux s'allier avec une fille bien droite, on ne s'étonnera pas davantage de voir un nain comme moi épouser une géante de ton espèce; il est sûr au contraire que les enfants qui naîtront de notre mariage seront de belle taille; je ne suis que la moitié d'un homme; tu vaux par tous pays une femme et demie; ce qu'ils perdront d'un côté, ils le regagneront de l'autre. Ainsi, nous ne saurions

manquer de faire une lignée bien proportionnée.

GABRINE.

Que dirait ma famille si j'osais déroger en t'épousant? Je suis la plus petite de sept enfants. Ma mère était plus haute que moi de toute la tête, et mon père avait six pieds huit pouces de haut; j'aime mieux rester fille toute ma vie que de me mésallier de la sorte.

(Brunel, invisible, prend la coiffure de Gabrine, qu'il met sur la tête de Trapolin, et le bonnet de Trapolin sur celle de Gabrine.)

GABRINE.

Tu as beau te déguiser, tu ne me paraîtras pas plus beau. Mais je crois que c'est ma coiffure; comment as-tu *fait pour* me la prendre sur ma tête, toi *qui à peine* me viens à la ceinture?

TRAPOLIN.

Je vois bien que la plaisanterie en est; que veux-tu donc faire de mon bonnet sur ta tête?

BRUNEL, *visible.*

Monsieur et madame, je vous donne le bonjour, je suis votre serviteur, j'ai de la joie de vous voir. Pourquoi ce déguisement-là? Courez-vous le bal le soir? Vous peut-on être utile à quelque chose?

TRAPOLIN.

Monsieur... (*Brunel disparaît.*) Où êtes-vous donc, monsieur? Il est disparu. N'as-tu pas vu un homme qui nous a parlé? Qu'est-il devenu? (*Brunel visible.*) Ah! vous voilà, monsieur? Je croyais que le diable vous avait emporté!

BRUNEL.

Je n'étais pas allé bien loin, comme

vous voyez. Vous m'examinez, madame, vous avez de la peine à me remettre. Je vous connais bien, moi; vous êtes la plus petite de sept enfants, votre mère était plus haute que vous de toute la tête, et votre père avait six pieds huit pouces de haut.

GABRINE.

Je vous avoue, monsieur, que j'ai peine à vous reconnaître (*Brunel disparaît*). Où êtes-vous donc? Je ne le vois plus; c'est un esprit follet que cet homme-là... (*Il paraît.*) Ah! vous voilà de retour. J'ai la vue bien faible aujourd'hui. Vous me paraissez un homme d'esprit; soyez, s'il vous plaît, juge de notre différend.

BRUNEL, *visible.*

Je sais ce que vous me voulez dire : monsieur, qui est un gentilhomme de la *petite* espèce, a pris du goût pour vous, *en qui* la nature n'a pas plaint l'étoffe.

Il veut vous épouser à cause de votre taille, vous n'en voulez pas à cause de la sienne; je crois que vous avez tous deux tort, et, à ce propos, je vais vous dire une chanson qui vient assez bien au sujet.

TRAPOLIN.

Qui diantre a si bien instruit cet homme de toutes mes affaires?

BRUNEL *chante.*

En amour, si j'avais le choix,
Petite femme assez bien prise
Justifierait mon entreprise
Et me plairait bien plus qu'une grande cent fois.

Non pas qu'elle soit plus soumise
Et fasse plus ce que l'on veut,
Mais moins grande en est la sottise,
Et de mauvaise marchandise
Il ne faut s'en charger que le moins que l'on peut.

GABRINE.

Et moi, monsieur, malgré votre belle *chanson,* je vous déclare que je ne me

marierai point ou que je prendrai un mari de ma taille. Je ne sais pas qui vous êtes, mais cela est fort mal à vous de donner des conseils qui vont à la destruction de la nature humaine ; les hommes dégénèrent assez, et si l'on vous en croyait, on ne verrait plus que des mirmidons. Tant que je vivrai, je ne laisserai pas périr l'espèce des grands hommes, ou je ne pourrai. Adieu, monsieur, je suis votre servante, et toi (*à Trapolin*), ne t'avise jamais de me parler de mariage que tu n'aies au moins six coudées.

TRAPOLIN.

Six coudées ! Ce mariage-là ne sera pas fait sitôt.

BRUNEL.

Allons, mon ami, ne vous désespérez point : comme elle ne s'explique pas si c'est en hauteur ou en largeur, si vous grossissez toujours comme vous avez

commencé, ce mariage n'est pas fort éloigné.

SCÈNE IV.

BRUNEL, ERMINIE.

BRUNEL.

Eh bien, madame, êtes-vous présentement convaincue du pouvoir de mon anneau magique, et les effets ne vous en paraissent-ils pas admirables?

ERMINIE.

Je vous avoue que je ne puis revenir de mon étonnement, et je me crois capable de tout faire pour posséder un quart d'heure cet anneau merveilleux.

BRUNEL.

Il ne tiendra qu'à vous, madame, d'en être la maîtresse, et si vous êtes

capable de tout faire pour l'avoir un quart d'heure en votre pouvoir, je me sens homme à tout donner pour vous posséder un moment.

ERMINIE.

Pour mériter mes bonnes grâces, prêtez-moi votre anneau merveilleux. Le prince va se rendre ici; quoique je sois sûre de sa tendresse, je suis bien aise de le mettre à l'épreuve. Vous lui ferez entendre le sujet qui vous amène en ces lieux. Vous le sonderez sur l'amour qu'il a pour moi, et, sans être aperçue, je saurai les véritables sentiments de son cœur, car vous m'avez dit que cet anneau rendait invisible tous ceux qui le portaient.

BRUNEL.

Oui, madame, je vous l'ai dit et vous le redis encore; mais qui me répondra *de mon* anneau quand il sera une fois *entre* vos mains ?

ERMINIE.

Qui vous en répondra? Ma parole, ma foi, mon honneur.

BRUNEL.

Votre honneur? Heu, heu, heu! l'honneur d'une demoiselle qui a un peu couru le monde ne me paraît pas une caution bien assurée, je voudrais avoir quelque nantissement solide.

ERMINIE.

Voilà un diamant qui n'a pas la vertu du vôtre, mais qui est d'un prix assez considérable pour vous consoler si j'avais assez mauvaise foi pour retenir une chose que vous m'auriez si généreusement prêtée.

BRUNEL, *prenant le diamant.*

Ah! madame, cela n'était point du *tout nécessaire* et votre parole me suffit.

Il faut que je vous aime bien pour vous confier un trésor de cette nature.

ERMINIE.

Donnez promptement, le prince paraît, et je vais attacher l'anneau sur mon front.

SCÈNE V.

BRUNEL, ZERBIN, ERMINIE *invisible.*

ZERBIN.

Je commence à m'ennuyer des plaisirs, et je sais bien qu'un prince comme moi n'est pas né pour vivre dans une indigne mollesse.

BRUNEL.

Monseigneur, si trois années de temps n'ont pas tout à fait changé les traits

de mon visage, reconnaissez en moi un de vos plus fidèles serviteurs.

ZERBIN.

Que vois-je? est-ce une illusion? Quelle surprise! Est-ce toi, mon cher Brunel, que je vois en ces lieux?

BRUNEL.

Oui, mon cher maître, c'est moi-même, c'est le même Brunel qui a eu soin de votre enfance, de votre éducation, et qui vous a toujours donné de bonnes leçons dont vous n'avez pas toujours bien profité.

ZERBIN.

Comment es-tu dans ces lieux, par quel bonheur te revois-je après une si longue absence, et quel sujet t'amène ici?

BRUNEL.

L'envie de vous remettre dans le bon

chemin, car, tout franc, depuis trois ans vous menez un étrange train de vie. N'est-ce pas une chose scandaleuse d'avoir quitté comme vous l'avez fait la maison du roi votre oncle pour courir le pays avec une fille qui n'est point de votre qualité, une fille d'une vertu relâchée! Je m'assure que vous avez été assez sot pour l'épouser.

ZERBIN.

Ah! mon cher Brunel, que j'ai payé cher les emportements où m'a jeté mon amour! J'aimais Erminie à la fureur; je l'ai enlevée de chez ses parents; j'ai couru le monde avec elle. Je ne pouvais vivre loin de ses yeux quand il ne m'était pas permis de l'avoir. Sitôt que j'ai eu la liberté d'être incessamment auprès d'elle, je me suis insensiblement accoutumé à voir ses charmes, je n'y ai plus senti ce piquant que j'y remarquais : les traits qui sortaient de ses yeux se sont à peu près émoussés; l'im-

différence a enfin pris la place de l'amour. Ah! mon cher Brunel, quoi qu'on en dise, trois années sont bien longues à passer pour des amants heureux qui sont ensemble continuellement.

BRUNEL.

Vous ne l'aimez donc plus?

ZERBIN.

Avant de te répondre, il faut voir si personne ne nous écoute. Je la hais.

BRUNEL.

Est-il possible? J'ai pourtant ouï dire que c'était une fort aimable enfant, et moi qui n'ai point comme vous vécu trois années avec elle, je la trouverais fort de mon goût.

ZERBIN.

Tu ne la connais pas; elle est dissi-

mulée jusqu'à la trahison, fière jusqu'à l'arrogance, capricieuse jusqu'à la folie.

BRUNEL.

Diable !

ZERBIN.

Son esprit est mauvais et double, ses manières affectées ; sa taille est gauche, et sa beauté ne se soutient qu'avec un peu de jeunesse et beaucoup d'artifice.

BRUNEL.

Vous me surprenez.

(*Erminie se rend visible.*)

ZERBIN.

Ah ! madame, je m'entretenais de vous, et cette personne est témoin de tout le bien que j'en disais.

ERMINIE.

Ah ! cruel ! c'est ainsi que tu ajoutes

l'imposture à l'infidélité; je connais enfin quels sont tes véritables sentiments.

ZERBIN.

Madame!

ERMINIE.

Je n'ai pas perdu un seul mot de tout ton discours; voilà la récompense de tout ce que j'ai fait pour te marquer ma passion, cœur lâche et sans foi!

ZERBIN.

Madame!

ERMINIE.

Va, traître, fuis loin de moi; ne t'offre jamais à mes yeux, je te regarde comme le plus indigne de tous les hommes et je rougis d'avoir pu jamais aimer un monstre tel que toi.

(*Elle s'en va.*)

BRUNEL.

Madame, nous avons quelque petit

compte à faire ensemble : mon anneau, s'il vous plaît, voilà le vôtre.

ERMINIE.

Je te le rends et te laisse encore celui que je t'avais prêté. Il me fut autrefois donné par cet ingrat pour gage de la durée de son amour; il m'a manqué de foi, je ne veux rien qui puisse me rappeler son souvenir; je gagne assez au service que tu m'as rendu, puisqu'il m'apprend à connaître le plus infidèle de tous les hommes.

SCÈNE VI.

ZERBIN, BRUNEL.

ZERBIN.

Je ne reviens point de ma surprise, et je ne puis concevoir par quel enchan-

tement elle a pu si promptement apprendre mes sentiments.

BRUNEL.

Votre surprise cessera quand vous saurez que je ne suis arrivé ici que par l'ordre de votre oncle, pour vous tirer de l'esclavage où vous êtes; qu'il m'a donné en partant cet anneau, qui a la vertu de rendre invisible et de rompre les enchantements; que je l'avais prêté à cette honnête personne, et que tandis que vous faisiez son portrait, où vous ne la flattiez pas, elle était là, là à côté de vous, et ne perdait pas un mot de toute votre harangue.

ZERBIN.

Ce que tu me dis est-il possible?

BRUNEL.

Je vous expliquerai tout cela plus au long une autre fois; il faut présente-

ment achever ma commission et vous faire voir l'effet de ma puissance.

PRÉLUDE.

BRUNEL *chante.*

Vous qu'*Alenie* (1) retient sous son obéissance,
Esprits qui présidez à ces enchantements,
En vertu de l'anneau remis à ma puissance,
Soyez tous attentifs à mes commandements.
Abandonnez ces lieux, fuyez sans résistance,
Laissez les cœurs et les amants
Sans contrainte et sans violence;
Fuyez, et marquez votre absence
En changeant ce séjour en des jardins charmants.

(*Le théâtre change et représente un jardin délicieux, et sur plusieurs piédestaux des figures de toutes nations, qui*

(1) Nous rétablissons ici *Alenie* pour prouver l'erreur du copiste; Regnard n'aurait pas écrit ce vers faux. Il faut évidemment lire Alcine.

viennent témoigner par leurs danses et par leurs chants la joie qu'elles ont d'avoir recouvré leur liberté, et le divertissement finit.)

FIN

Achevé d'imprimer

LE QUINZE MAI MIL HUIT CENT SOIXANTE-

PAR D. JOUAUST

POUR A. LEMERRE, LIBRAIRI

A PARIS

571001

[redacted]